

traits d'un certain nombre de professeurs décédés. Ce sont ceux de : MM. A. de Quatrefages, E. Fremy, G. Pouchet, Daubrée, G. Ville, Des Cloizeaux, E. Blanchard, Edwards (Alph.).

Ces cuivres, sortis des ateliers d'héliogravure de Dujardin, sont d'une exécution remarquable et constituent de précieux documents pour le Muséum.

M. H. NEUVILLE, préparateur au Muséum, fait hommage à la bibliothèque du mémoire qu'il a présenté à la Faculté des sciences de Paris, comme thèse de doctorat ès sciences, et qui est intitulé : *Contribution à l'étude de la vascularisation intestinale chez les Cyclostomes et les Sélaciens.*

Les discours suivants ont été prononcés sur la tombe de M. le professeur CORNU (Maxime) :

*DISCOURS DE M. EDMOND PERRIER, DIRECTEUR DU MUSÉUM
D'HISTOIRE NATURELLE.*

MESSIEURS,

Le Muséum d'histoire naturelle était habitué naguère encore à ne rendre les honneurs funèbres qu'à des vieillards, tout près d'atteindre ou ayant dépassé les limites ordinaires de la vie, et les regrets qu'il donnait à ses illustres morts étaient associés, en quelque sorte, à l'orgueil de les avoir vu moissonner toute leur gloire.

En moins d'un an, nous avons été frappés deux fois, au contraire, d'une façon cruellement inattendue. Deux savants de premier ordre, Alphonse Milne Edwards et Maxime Cornu, nous ont été enlevés en pleine vigueur, en pleine marche vers de plus hauts sommets, au moment où nous pouvions tout attendre de leur savoir, de leur haute expérience et de leur santé!

Et, pour porter le comble à notre douleur, nos derniers morts étaient, dans la science, les derniers héritiers de trois de ces grandes familles qui avaient, dès le début du XIX^e siècle, jeté tant d'éclat sur notre Muséum, celles des Brongniart, des Dumas et des Edwards.

De la famille Brongniart, Maxime Cornu est, en deux ans, le troisième qui disparaît! Comment pourrais-je aller plus loin sans adresser l'expression de notre respectueuse et profonde sympathie au père si durement

atteint, à l'admirable jeune femme attachée par tant de liens au Muséum et qui a vainement, en si peu de mois, dépensé tant d'héroïsme pour arracher à la mort son frère, sa mère et son mari!

Maxime Cornu était depuis 16 ans professeur de culture au Muséum d'histoire naturelle; il avait été 10 ans aide-naturaliste; il nous appartenait donc depuis 26 ans. A l'École normale supérieure, où nous avons été condisciples, il était arrivé, en 1865, avec une réputation de mathématicien; mais il s'y affirma surtout botaniste. C'était déjà un jeune maître; il nous étonnait par ses connaissances sur ces plantes cryptogames qui nous paraissent alors enveloppées de mystère, comme par l'habileté de ses préparations. C'était lui qui enseignait la technique micrographique au modeste agrégé préparateur chargé de nous l'apprendre. Il avait d'ailleurs, étant à l'École, enrichi notre flore par la découverte de nombreuses stations d'une rare Lycopodiaceé, l'*Isoetes tenuissima*, et il avait débuté comme botaniste en donnant quelques notes au *Bulletin* de la Société botanique de France. Aussi fut-il, en 1869, attaché en qualité de répétiteur à la chaire de botanique de la Faculté des sciences de Paris, alors occupée par Duchartre. On peut dire qu'avec lui un enseignement botanique tout nouveau pénétrait à la Sorbonne, en même temps qu'un esprit d'investigation infatigable. A peine entré en fonctions, le jeune répétiteur commença la longue et brillante série de ses publications sur les Cryptogames, portant de préférence sur les questions les plus difficiles de l'histoire des Champignons et de celle des Algues. Il apparut ainsi si habile micrographe, que l'Académie des sciences n'hésita pas à l'attacher dès 1872 — il avait alors 28 ans — à la commission du phylloxéra, dont il fut le dévoué secrétaire. Ses études sur les altérations produites sur les racines de la Vigne par le redoutable parasite sont demeurées un chef-d'œuvre. Elles lui valurent l'estime et la paternelle affection de Jean-Baptiste Dumas, et c'est sous ses auspices qu'il épousa plus tard la petite-nièce de l'illustre académicien, M^{lle} Jeanne Brongniart, petite-fille d'Adolphe Brongniart, l'un des fondateurs de la botanique française.

La compétence hors de pair qu'il s'était acquise dans la connaissance des Parasites des végétaux cultivés lui valurent, en 1881, un poste d'inspecteur général de l'agriculture; il s'en démit en 1884, lors de sa nomination comme professeur de culture au Muséum, pour se consacrer tout entier à ses nouvelles fonctions.

Après deux ans de vacance de la chaire, il succédait à Decaisne dont la belle et haute figure semblait appartenir encore à la lignée des officiers du Jardin du Roi.

Le Jardin des Plantes venait de traverser de rudes épreuves. Le second Empire n'aimait guère cette vieille maison d'une indépendance un peu farouche et qui se réclamait volontiers de la Convention. Il l'avait laissé vivre, et c'était tout. Faute d'argent, les bâtiments tombaient en ruine, et le sol

épuisé, mal cultivé par des manœuvres mal payés, semblait sur le point de se refuser à toute production. En certaines de ses parties, notre Jardin botanique national rappelait l'aspect de quelque pauvre jardin de presbytère de village. Maxime Cornu entreprit d'en faire l'égal des plus beaux jardins botaniques d'Europe, et c'est la tâche à laquelle il succombe après y avoir prodigué tout ce qu'il avait d'énergie. Transformer le plan du Jardin afin de lui enlever ce qu'il avait de par trop archaïque; à l'aide d'élèves choisis de l'École d'horticulture de Versailles, entourés eux-mêmes d'élèves de nos fermes-écoles, reconstituer un personnel expérimenté; préserver nos pépinières; sauver les vieilles collections historiques d'arbres fruitiers, menacées de mort; rassembler dans nos serres tout ce que le monde entier fournit de plantes rares; renouer des relations suivies d'échanges avec tous les jardins botaniques de France et à l'étranger, telle fut l'œuvre presque surhumaine dans laquelle il obtint les plus grands succès. Grâce à lui, notre Jardin des Plantes prit bientôt un riant aspect qu'il n'avait jamais connu. Partout y furent établies, sur de vertes pelouses, ces corbeilles de fleurs ornementales de la saison, soigneusement nommées, et qui se renouvellent chaque mois depuis les Primevères des premiers jours de soleil jusqu'aux magnifiques Chrysanthèmes dont il créa au Muséum une collection sans rivale et qui donnent, en plein hiver, au Jardin des Plantes une parure unique dans Paris.

Les fleurs, Maxime Cornu les aimait par-dessus tout, et c'est pour leur donner un dernier témoignage de sa tendresse que, par une de ces touchantes délicatesses de sentiment que connaissaient bien ses intimes, il a défendu qu'aucune d'elles fût fauchée pour venir joncher son cercueil!

Si grande qu'elle soit, cette œuvre de restauration du Jardin botanique du Muséum n'est cependant pas la plus importante de celles qu'entreprit Maxime Cornu.

En France, il répandit à profusion dans les Écoles normales primaires, dans les établissements d'enseignement secondaire et d'enseignement agricole, dans les jardins botaniques, en un mot dans tous les centres d'expansion de quelque importance, les graines et les boutures dont il disposait; mais il fut surtout le pourvoyeur le plus généreux, le guide le plus sûr de nos jardins coloniaux, dont un grand nombre sont dus à sa féconde impulsion et ont été dotés par lui de leur personnel supérieur, formé par lui au Muséum. En huit ans, il n'a pas introduit dans nos colonies moins de 150 espèces de plantes alimentaires, industrielles ou médicinales, recommandant pour chaque colonie celles qui pouvaient lui convenir, déconseillant les essais qui devaient être infructueux, évitant ainsi à nos colons ou à nos administrateurs de coûteuses aventures, en même temps qu'il créait sans bruit au Muséum une véritable école pratique d'agriculture coloniale.

De pareils services, et l'on n'en peut guère rendre de plus grands à son pays dans la direction de la chaire de culture du Muséum, de pareils

services ne donnent pas une gloire immédiate. On ignore d'autant plus ce qu'ils coûtent de science et de peine que d'autres en récoltent nécessairement les plus beaux fruits; aussi a-t-on regretté parfois que Maxime Cornu sacrifiait à ce qu'il considérait comme son devoir étroit, ces recherches micrographiques où il était passé maître et qui procurent, sans grands soucis, à ceux qui sont façonnés à l'emploi du microscope, une rapide et facile notoriété. Notre cher collègue avait l'âme trop fière pour calculer le détrimment que pouvait lui causer l'accomplissement de la tâche féconde et patriotique qu'il s'était imposée. Enthousiaste, ardent, généreux, dévoué, scrupuleusement exact à remplir ses fonctions, quoi qu'il lui en puisse coûter, il fit ce qu'il considérait comme nécessaire à la gloire et à l'influence du Muséum, sans faiblir un seul jour, au milieu de difficultés dont parfois s'alarmait un peu trop, pour la conservation de sa santé, l'exquise sensibilité qui en faisait dans le monde un homme du plus charmant commerce.

. . . . La victoire était gagnée. Son œuvre avait fini par faire éclater à tous les yeux sa haute valeur. Aimé de ses collègues pour son urbanité constante et son impeccable loyauté, vénéré d'un personnel qu'il avait su plier à une exacte discipline, mais dont il défendait avec passion les moindres intérêts, il pouvait espérer vivre encore de longues années d'une paix et d'un bonheur laborieusement compris, dans le Muséum auquel il s'était tant sacrifié. Le moment arrivait où il allait rejoindre à l'Institut un frère aîné qu'il aimait de la plus vive affection. Alors que se levaient pour lui de brillantes visions d'avenir, il meurt terrassé par le travail, blessé peut-être aussi par les deuils cruels qui avaient frappé les siens et que son âme infiniment tendre n'avait pu supporter.

Triste ironie qui remplit d'amertume profonde ce dernier adieu que j'adresse au cher mort, et dans lequel viennent se mêler la haute estime du collègue, la vieille et inaltérable affection du camarade et de l'ami!

*DISCOURS DE M. BUREAU, PROFESSEUR AU MUSÉUM
D'HISTOIRE NATURELLE.*

La Société botanique de France ne pouvait pas laisser fermer cette tombe sans venir rendre hommage à l'un de ses présidents, à l'un de ses membres les plus anciens et les plus dévoués. C'est au nom de notre Société que je m'acquitte de ce devoir; mais qu'elle me pardonne, si mes propres souvenirs me pressent trop vivement et si une émotion personnelle vient se mêler aux regrets de tous nos confrères, dont je suis chargé d'apporter ici l'expression.

Involontairement je me reporte aux premières années de notre entrée au Muséum, où nous arrivâmes presque en même temps, Maxime Cornu et